

MARCEL JOUHANDEAU

MÉMORIAL

v

LE LANGAGE
DE LA TRIBU

nrf

GALLIMARD

LA BIBLIOTHÈQUE

DE LA VILLE DE
MONTPELLIER

1775

1775



A MONSIEUR
LE MÉDECIN GÉNÉRAL GUILLOM
né à Guéret en 1873.

Cher ami,

C'est à vous que j'ai voulu dédier ce cinquième tome de mon Mémorial, parce que vous êtes aussi curieux que moi de la saveur des mots perdus que l'on prononçait autour de nos berceaux. Né quinze ans avant moi à Guéret, vous avez bu aux mêmes sources avec le même amour, en ouvrant les yeux. J'ai lu quelque part que l'on appelait autrefois notre ville natale « la ville aux fontaines » et je me souviens qu'en effet dans mon enfance, à proximité de la maison de mes parents, il y en avait cinq, au milieu de carrefours ou de places différentes. Tantôt ce n'était qu'un jet d'eau retombant dans un bassin, place de la Préfecture par exemple. L'eau en était si réputée pour sa limpidité et sa fraîcheur qu'il n'était pas rare de voir l'été les ménagères des plus bas quartiers de la ville en

LE LANGAGE DE LA TRIBU

venir chercher une carafe aux heures des repas pour leur table. Hélas ! je n'eus pas le loisir d'entendre longtemps chanter celles de la rue du Prat, de la place du Marché, de la place Piquerelle, mes voisines, mais les marmousets de bronze qui se penchaient sur elles faisaient des gestes si gracieux pour attirer les colombes perchées sur le bord de la vasque où elles s'abreuyaient sans cesse qu'ils hantent encore ma mémoire, comme des dieux familiers, dont j'aurais partagé les jeux et que la sottise des hommes aurait bannis trop tôt. C'est l'automobile qui a été le prétexte de leur disparition. Elles encombraient, paraît-il, inutilement la voie publique, elles entravaient la circulation. Il est juste qu'on efface tout ce qui rappelait le calme et la distinction de la vie d'antan, pour ne pas permettre à l'homme qui s'est condamné lui-même à ne plus connaître de repos, à ne plus connaître que l'agitation la plus grossière, de s'abandonner à un vain regret. Moins sympathique, parce que d'intention monumentale, la fontaine de la place Bonnyaud qui portait très haut ses trois Grâces, bien qu'elle se soit peu à peu affaissée, n'a échappé que de justesse à la destruction.

D'autres sources, cachées sous des voûtes

LE LANGAGE DE LA TRIBU

séculaires, dans les caves privées, celle de Saint-Pardoux, rue des Gayes, et celle de Sainte-Claire, rue des Jardins, passaient pour avoir des vertus curatives ou miraculeuses. Les propriétaires n'en permettaient l'accès qu'à leurs amis ou moyennant finances, une contribution de deux à quatre sous.

Guéret ! Ce matin, comme j'allais me réveiller, j'ai reçu la visite de mon père, de ma mère, de tante Alexandrine, de Théodore Marest et de Georges Dano en procession, aussi ai-je été aveuglé, en me levant, par une lumière surnaturelle, celle qu'on apercevait dans le voisinage du cimetière des Pénitents, les platanes de l'avenue Bruix tout d'un coup changés pour moi en d'autres arbres autrement vénérables, ceux de la Madeleine et du Grandcheix.

M'arrive-t-il de me recueillir profondément, il me semble n'avoir, malgré l'apparence, jamais quitté Chaminadour. Mon âme y demeure, comme je ne me suis pas consolé de la mort de mes parents. C'est là pour moi une cause d'inépuisable mélancolie. Heureusement mes mains ressemblent de plus en plus à celles de mon père et mes ongles par leur solidité et leur blancheur aux siens.

LE LANGAGE DE LA TRIBU

C'est toujours un attentat très grave à ma tranquillité morale de rencontrer dans mes songes le regard de mon premier camarade, Théodore Marest, qui était de Dunle-Palleteau, près de votre Souterraine. Un Saint. Peut-être n'ai-je pas d'autre point de repère, pour savoir où j'en suis. O nos récréations dans la cour du lycée, où nous ne nous quittions jamais, sans que rien nous rapprochât que notre foi commune et ardente, je veux dire, sans la moindre sympathie personnelle. Que cette présence angélique ait cependant suffi à éloigner si longtemps tout autre commerce qui m'eût perdu, me semble tenir du prodige. Plus tard, à Paris, longtemps Georges Dano le remplaça auprès de moi, comme exprès pour retarder une émancipation qui s'annonçait dangereuse. De temps en temps, ils me visitent dans mon sommeil et ce matin j'ai aperçu entre leurs mains le Langage de la Tribu qui semblait les rassurer.

A peine avaient-ils disparu, je me suis revu dans la chambre de ma mère, seul. Je devais avoir une dizaine d'années. Je venais de revêtir pour la première fois, au commencement du printemps, une chemisette charmante en flanelle blanche à rayures bleues, brodée au col et aux poi-

LE LANGAGE DE LA TRIBU

gnets de points d'épine. Jamais jusque-là je n'avais fait attention à mon vêtement et j'étais devant la glace de l'armoire à m'ajuster, à me considérer sans fin. Le tissu était doux, caressant, fleurait bon. Quel plaisir à me sentir bien habillé, ma timidité, ma modestie aux abois, un moment vaincues. J'éprouvais comme une sorte de triomphe à me voir, à me regarder, sans le moindre empressement à me montrer. Les autres n'intéressaient en rien cette satisfaction qui se passait toute entre moi et moi. En somme, je venais de découvrir que la grâce et la dignité du costume étaient loin de nuire au respect que m'inspirait déjà ma petite personne. C'était mon premier contact avec la coquetterie, à laquelle l'amour-propre et l'orgueil chez les meilleurs doivent avoir beaucoup plus de part que le désir de plaire et il est bien évident que je ne fais allusion ici à mon souci de la toilette que dans la mesure où il garde quelque rapport avec celui de l'expression — qui va nous occuper longuement.

Je demandais un jour à Jeanne Ronsay, qui a grandi comme nous à Guéret, avant de sortir de Sèvres par la fenêtre, pour devenir une des plus brillantes élèves d'Isadora Duncan, quel souvenir elle gar-

LE LANGAGE DE LA TRIBU

dit de la Creuse : « Quand je pense à ce pays, me dit-elle, c'est un châtaignier que j'aperçois que la foudre avait fendu, ouvert du haut en bas comme exprès pour lui brûler le cœur, sans réussir à l'empêcher de vivre. »

3 octobre 1954, Paris.

PREMIÈRE PARTIE

PALINODIE

OU LEÇONS DE BIEN DIRE ET DE BIEN FAIRE

Aucun être n'est simple, chacun a plusieurs visages. Par exemple, mon père, tel qu'enfant, je le rencontrais dans son magasin, n'était pas le même que je retrouvais plus tard, dans la salle à manger. Le boucher m'effrayait à cause de son appareil, mais dépouillé de ses tabliers, en veston, s'il voulait se montrer affable, je me réjouissais d'avoir affaire en lui parfois à un homme plus doux que les autres, plus délicat dans le tour de sa conversation et ses qualités, à mesure que je les découvrais, me glorifiaient.

Il faut dire aussi qu'à se sentir devenir dans la ville un personnage important, il renonçait progressivement à des imprudences ou à des audaces de jeunesse qui n'étaient plus de saison. Propriétaire de

LE LANGAGE DE LA TRIBU

plusieurs pignons sur la même rue, on ne se commet pas aussi librement avec cette part de soi-même qui représente l'aventure. Je dois reconnaître cependant, et c'est tout à l'honneur de mon père, qu'il n'a jamais pour cela renoncé à la fantaisie. Il sut toujours conter avec liberté et rire. En somme, il parvint assez bien à réaliser ce type idéal d'humanité qui consiste, grâce à une discipline intérieure souple et heureuse, à revêtir de formes décentes et possibles un fond riche d'énergies puissantes, spontanées, il s'en fallait de peu, dangereuses, à l'origine indomptables.

Que de fois l'ai-je entendu me dire :

« N'eût été l'amour de ma mère et de la tienne, je me faisais bandit. »



Tout simple petit commerçant de province, il disposait d'un vocabulaire bien au-dessus de sa condition. Sans doute le devait-il aux maîtres de ses parents, de grands seigneurs de village qui l'admettaient en leur compagnie et s'exprimaient devant lui en une langue magnifique, verte et cependant châtiée, qui lui servit de parangon toute sa vie. Sous la même influence,

PALINODIE

mon grand-père et ma grand-mère avaient contracté le même souci de bien dire, sans pédanterie, par mimétisme : on devinait cependant à de certaines tournures un peu risquées ou hardies, presque affectées, voire précieuses de leurs propos, tout le plaisir qu'ils prenaient à ce genre d'afféterie.

Mon grand-père en particulier abusait volontiers du passé simple ou défini et n'hésitait jamais devant l'emploi des formes les plus rébarbatives de l'imparfait du subjonctif. Il connaissait le nom de tous les oiseaux et de toutes les plantes auxquels il avait sans cesse affaire, les propriétés des unes, les mœurs des autres, en jardinier attentif. Quant à ma grand-mère, lectrice prétendue de la *Morale en actions* et qui savait par cœur son *Histoire Sainte* (de l'utilité d'avoir disposé de peu de livres), elle émaillait volontiers sa conversation de colifichets incompréhensibles, mais parfois aussi d'ornements admirables qui donnaient une haute idée des commentaires qu'elle improvisait, en méditant l'Écriture, des perspectives de son imagination et des besoins de son cœur. A fréquenter, disons, du fond de sa cuisine ou de l'office, des gens distingués, si, au lieu

LE LANGAGE DE LA TRIBU

de perdre son temps à les jalouser, à les haïr, on s'applique à tirer parti de ce qu'ils ont de meilleur, à se modeler sur ce qu'ils ont d'exemplaire, à quel progrès on s'oblige !



Je me suis ce matin amusé à feuilleter tout ce que j'ai d'ouvrages sur la Creuse, à la recherche d'un nom que prononçait mon père avec le plus grand respect, après celui de Mlle Albertine, dont mon grand-père un demi-siècle fut le domestique et j'ai bien fait de ne pas me décourager trop tôt. Au bas des *Cahiers de la Marche*, rédigés en 1789 sur l'ordre du Roi, je trouve parmi les signataires pour Chénérailles dans l'assemblée provinciale : M. Gerbaud de Malgane. Mon père disait simplement M. Gerbaud, mais tout en le privant de « sa traîne » ou de son titre, une telle piété enveloppait sur ses lèvres ces deux syllabes que je les entends toujours comme accompagnées d'un frisson de respect et aussitôt je vois le gamin, roulant son bonnet dans ses mains devant le notable : à cette politesse on l'avait formé et il n'apportait pas plus de bassesse à s'en acquitter que l'autre de morgue à l'accueillir. Je ne perçois

PALINODIE

entre eux que l'échange d'une loyauté entière.

★

Certains traits du caractère de mon grand-père dénotent qu'il joignait à sa soumission une fierté égale, si bien que Mlle Albertine et M. Gerbaud, son frère, ne prononçaient pas le nom de « Nannet » avec moins de révérence que Nannet les leurs. Ils se faisaient seulement forts, les uns et l'autre, d'être irréprochables, ceux-ci comme les maîtres, celui-là comme le serviteur. Outre ce parti pris qui les élevait à la communauté d'un idéal, différent seulement dans sa forme, ils se savaient « des âmes », ce qui résume toute la beauté du christianisme et pose sur la terre le principe d'une société parfaite et possible. Sans bigoterie en effet, le père et le fils ne se tenaient pas pour humiliés d'être ici-bas inférieurs. La Religion, par-delà l'échelle des rapports apparents, en établissait une seconde qui préserve de toute usurpation la dignité de chacun et n'est-ce pas le rudiment de la charité que de reconnaître à son semblable, quel qu'il soit, aussi bien qu'à soi, une destinée immortelle et un prestige qui émeut le Ciel

LE LANGAGE DE LA TRIBU

et l'Enfer, la Terre tout d'un coup réduite à n'être qu'une scène où se joue en un passage obscur votre Perte ou votre Salut, les situations mondaines sans efficacité, réduites au pur Néant devant l'Éternel ? Et sans doute, on n'avait pas conscience de ces mystères, à peine respirables, à chaque seconde, à tous les coups de pioche ou de chapeau que l'on donnait, mais dans les heures graves, au tournant de ses colères et de ses dégoûts, les jours de grande solennité et à l'heure de la mort.



La preuve de l'indépendance de mon grand-père, je la trouve dans cette anecdote, maintes fois contée devant moi : Nannet avait condamné mon père à garder la chambre pour une peccadille, un jour de fête. Mlle Albertine passe par là, trouve la punition sévère et de sa seule autorité la lève, mais mon grand-père ne l'entendit pas de cette oreille. Il morigéna sa maîtresse et remit sous clé le gremlin, en agitant de grands mots, parmi lesquels revenaient « l'honneur » et « le déshonneur ».

MARCEL JOUANDEAU

MÉ MORIAL, V

LE LANGAGE DE LA TRIBU

Ce volume, le cinquième du *Mémorial* de Marcel Jouhandeau, est éclairé par son titre : *le Langage de la Tribu*. On sait tout de suite que les personnages chers à l'historien de Chaminadour, que l'on retrouve tout au long de son œuvre, vont y parler, et y parler leur langage propre, inimitable, spécifique.

On peut diviser *grosso modo le Langage de la Tribu* en deux parties (mais elles s'interpénètrent étroitement) : un florilège d'expressions curieuses, une liste de formules savoureuses et imagées, qu'on employait à Guéret au temps de la jeunesse de l'auteur : et en second lieu des récits comme Jouhandeau excelle à les faire, dont les héros sont tout simplement son père, sa mère, sa parenté et les amis.

Jamais peut-être l'art de Marcel Jouhandeau n'a été aussi exquis que dans ce tome de son *Mémorial*. Sa profonde tendresse, son style, son observation, son oreille juste et sa mémoire se conjugent pour donner ici un véritable chef-d'œuvre.